aurait à sa disposition une somme suffisante pour mettre son armée dans les meilleures conditions possibles, c'est-à-dire qu'elle possédât toutes les ressources qui pouvaient assurer le succès de ses opérations. Toutefois l'expédition ne fut retardée que de quelques mois. Dès qu'il vit un million de piastres dans ses coffres, il fit marcher ses troupes à la frontière sous le commandement du général Arista.

Taylor, qui avait sous ses ordres une division de 5,000 hommes cantonnés au Texas, franchit la rivière de las Nueces, et s'avança vers Matamoros. Les Américains se trouvaient donc sur le territoire mexicain; mais comprenant combien leur position était fausse, n'ayant aucun prétexte plausible pour faire la guerre au Mexique, et tenant cependant à faire croire au monde civilisé qu'ils n'étaient nullement les agresseurs, et qu'ils resteraient sur la défensive dans les limites du Texas, ils se rendirent coupables d'un acte d'insigne mauvaise foi, pour expliquer leur présence au delà des frontières de cet État, et pour se justifier en attaquant les Mexicains qui venaient de passer la rivière du nord. S'appuyant sur une délimitation imaginaire du Texas, Taylor déclara dans son manifeste que les Mexicains, ayant violé le territoire des États-Unis en franchissant le Bravo, devenaient agresseurs par ce fait, et que dès lors il se trouvait en état de légitime défense à leur égard, escobarderie indigne d'un grand peuple; car la propriété du territoire compris entre la rivière de las Nueces et celle du Nord, n'avait jamais été revendiquée jusque-là par les Texiens.

Le 8 et le 9 mai le canon gronda à Palo-Alto et au ressac de Guerrero, sur les bords de la rivière du Nord. Arista attaqua mollement (48) les Américains et fut repoussé avec des pertes considérables. Son artillerie, mal servie, fit peu de mal à l'ennemi, tandis que celle de Taylor foudroya ses colonnes. Plus de mille Mexicains restèrent sur le champ de bataille, et un grand nombre se noyèrent dans le fleuve en cherchant à fuir; la déroute fut complète.

Pour l'armée d'invasion ce premier succès était de grande importance; Arista devant évacuer Matamoros par suite de ce désastre, Taylor devenait maître des deux rives du Bravo[1]. Bientôt toutes les petites villes échelonnées sur ce fleuve se soumirent au vainqueur, et le général Ampudia n'opposa dans la défense de Monterey qu'une faible résistance à Taylor, qui prit possession de cette ville, le 25 septembre, terminant là les opérations de la première campagne.

Cependant le gouvernement de Paredes était devenu de plus en plus impopulaire; les revers qu'il avait essuyés à la frontière ne contribuaient pas peu à lui aliéner l'esprit national. La gloire de ses généraux eût pu consolider son pouvoir usurpé; la honte ou le malheur des journées de Palo-Alto et de Monterey, retombant sur lui, devait l'écraser. Ce fut un officier du nom de Salas, homme inconnu jusqu'alors, qui lui porta le coup fatal : il souleva[2] contre son

[1] La rivière du Nord s'appelle aussi le Bravo.

[2] 4 août 1846.

autorité les troupes casernées dans la citadelle de Mexico, et toute la garnison de la capitale imita son exemple.

Salas, devenu président provisoire, suivit le contre-pied de la marche de Paredes : il proclama le rétablissement de la fédération, et protégea le parti démocratique. L'armée redemandait à grands cris Santa-Anna, et les libéraux *purs*, trop faibles par eux-mêmes pour faire taire la voix de ces modernes prétoriens, s'unirent à eux dans l'espoir qu'ils pourraient accomplir leurs projets de réforme sous le patronage de leurs baïonnettes, tout en laissant à Santa-Anna le pouvoir administratif absolu, qu'il était impossible de lui contester. Ils espéraient d'ailleurs que la présence de ce général ne les gênerait pas longtemps, et que le plomb des Texiens rancuneux les débarrasserait tôt ou tard de ce despote, qu'ils avaient honni naguère, et qu'ils se voyaient obligés de caresser maintenant.

Rappelé à la présidence, Santa-Anna jura de maintenir et de défendre la constitution de 1824 que lui-même avait renversée; puis il s'occupa activement de remplir les cadres des corps dispersés par la guerre, et d'appeler sous les drapeaux de nombreuses recrues pour s'opposer aux progrès de Taylor, qui menaçait le Saltillo et San-Luis.

La nouvelle assemblée constituante se composait en majorité de démagogues entreprenants. Gomez Farias, élu vice-président, croyait enfin pouvoir réaliser le rêve de toute sa vie, la confiscation des biens de mainmorte au profit de l'État, et la suppression des

priviléges du clergé mexicain. Les discussions de la tribune étaient devenues fort animées. A la monotonie des séances ordinaires, aux lieux communs des discours parlementaires habituels, avaient succédé le tumulte d'une assemblée passionnée, et ce langage ardent, souvent exagéré, quelquefois éloquent des esprits stimulés par des intérêts personnels autant que par la gravité des circonstances.

Les plus beaux fleurons de la couronne temporelle du sacerdoce allaient donc tomber un à un sous l'influence des opinions avancées de cette majorité révolutionnaire, quand le clergé prêcha une croisade contre les hérétiques qui attentaient ainsi aux droits de l'Église, et arma [1] pour sa défense trois ou quatre mille gardes nationaux, qui luttèrent à coups de fusil et de canon pendant vingt-trois jours contre quelques centaines de soldats du gouvernement, tandis que Santa-Anna lui-même se portait à la rencontre des Américains avec toutes ses forces réunies.

Cette guerre de trois semaines ne fut qu'un jeu d'enfants comme les précédentes, et n'aboutit à rien (49). Elle se fût prolongée indéfiniment si l'on n'eût appris la nouvelle de la bataille de la Angostura, de la retraite de l'armée mexicaine et du prochain retour du président, dont l'arbitrage était invoqué à la fois par les deux camps. Mais Santa-Anna avait besoin du concours de tous les partis pour soutenir la lutte en-

[1] Ce soulèvement des classes élevées de la société mexicaine contre les décrets de l'assemblée démocratique de 1847 est connu sous le nom de *pronunciamiento de los Polkos*.

gagée : il se contenta de calmer les esprits sans rien décider.

Le bombardement et la prise de Vera-Cruz par la division du général Scott, et la marche des Américains sur la capitale, obligèrent bientôt le président à sortir de Mexico pour s'opposer à leurs progrès. La rencontre se fit à Cerro-Gordo[1], auprès de Jalapa, où le sort des armes fut encore contraire aux Mexicains : leur déroute fut complète. Mais Scott ne sut pas profiter de sa victoire; au lieu de marcher sur Mexico, qui, consterné et sans défense, lui eût ouvert ses portes, il resta quatre mois à faire ce trajet, laissant à l'esprit public le temps de se remettre de son abattement, et à Santa-Anna celui de réorganiser une armée, de créer des fortifications, de faire enfin pour la défense de la capitale tout ce qui pouvait en empêcher ou en retarder la prise. Santa-Anna en cette occasion fit preuve de caractère et d'habileté; lui seul entre les généraux mexicains était capable de ne pas désespérer du salut de la république, et de trouver les moyens de faire encore face à l'ennemi.

Quand le général Scott arriva au bord des lacs, il reconnut sans doute qu'il avait trop tardé : il tâtonna, tourna Mexico, puis vint s'engager dans le *mal pais* de San-Angel, d'où il fut repoussé le 19 août par le général Valencia; mais il reprit ses avantages le lendemain dans deux combats, l'un à Padierna contre Valencia, à qui il enleva son artillerie; l'autre à Churubusco contre Santa-Anna en personne, qui avait

[1] 17 avril 1847.

commis la faute de choisir pour champ de bataille une chaussée entourée de marais, où ses forces ne pouvaient se déployer.

Toutefois ce n'étaient point là des affaires décisives : Mexico restait à prendre, et ces deux journées avaient coûté 1,056 hommes à Scott, dont la division active ne comptait que 9,000 soldats.

Le 8 septembre, Scott attaqua le Moulin-du-Roi (50), qui donne entrée dans le parc de Chapultepec : il fut repoussé avec une perte de 789 hommes, au nombre desquels se trouvaient ses meilleurs officiers. Ce général était consterné : un revers de plus pouvait anéantir son armée. Cependant il fallait agir, et quatre jours après il donna l'assaut au fort de Chapultepec. Cette fois le courage des volontaires américains, secondés de la troupe de ligne, triompha de la résistance des Mexicains : à huit heures du matin, l'étendard étoilé flottait sur la terrasse du château. Un Parisien, le jeune Dargonville[1], eut l'honneur de planter le premier son drapeau sur le fronton de l'édifice (51).

Le soir du même jour, deux barrières de la ville étaient tombées au pouvoir des envahisseurs[2], et le lendemain matin leur quartier général était installé au palais des vice-rois, sans que personne se fût opposé à leur entrée. Santa-Anna avait évacué la place pendant

[1] Parti comme volontaire de New-York, Dargonville fut fait sergent porte-drapeau à Churubusco, et lieutenant à Chapultepec.

[2] Cette journée coûta aux Américains 862 hommes mis hors de combat, y compris 78 officiers. — Ces chiffres sont pris des états dressés par ordre de Scott.

la nuit; il s'était retiré avec les débris de son armée du côté de Guadalupe.

Ce brillant succès masquait un peu les grandes fautes du général américain. Avec une poignée de soldats, il avait fait la conquête d'un pays vaste et bien peuplé, hérissé de difficultés; il avait vaincu et dispersé trois armées de quinze à vingt mille homme chacune; il dictait des lois au Mexique depuis Vera-Cruz jusqu'à Toluca : l'invasion était consommée. Les fautes de Scott en stratégie n'existaient désormais que pour ceux qui en avaient été témoins.

Les frais de cette guerre s'élevaient déjà pour les États-Unis à 40 millions de piastres; il était temps d'en finir, et cependant la majeure partie de la nation mexicaine ne semblait pas disposée à transiger. Il fallait une nouvelle armée pour conquérir l'intérieur du pays, et le problème de la conservation des conquêtes n'était pas encore résolu. Le cabinet de Washington voulait donc la paix; mais il exigeait un nouveau sacrifice de territoire de la part du peuple vaincu.

Cependant Santa-Anna avait donné sa démission; il fuyait, persécuté par le nouveau pouvoir. Le président de la haute cour de justice, Peña y Peña, appelé par la constitution à la présidence de la république par intérim, avait fixé le siége de son gouvernement à Queretaro. Il désirait la paix pour son pays autant que le cabinet de Washington, et n'hésita pas à envoyer des délégués au bourg de Guadalupe pour poser, avec le plénipotentiaire américain, les bases d'un traité qui fut ratifié le 25 mai 1848 par les chambres réunies à

Queretaro. Les Mexicains abandonnaient aux États-Unis la moitié de leur territoire, et recevaient comme indemnité une somme de 15 millions de piastres.

Herrera reprit les rênes du gouvernement : le temps de sa présidence, interrompue par l'usurpation de Paredes et par l'invasion américaine, n'était pas encore terminé. Le parti modéré fut appelé par lui aux affaires : rien d'important ne signala ce dernier acte de son pouvoir.

La nation songeait à lui donner un successeur capable de répondre au vœu public; mais elle se trompa encore dans son choix : le ministre de la guerre Arista, élu par les États, n'était en rien à la hauteur des exigences du moment.

Jamais aucun président n'avait joui à son avénement d'un pouvoir moral plus grand; il était dictateur de fait; il pouvait tenter toutes les réformes que réclamait l'administration du pays sans trouver d'opposition; mais il n'osa assumer sur lui la responsabilité des réformes, il resta président constitutionnel, attendant lui-même des chambres ce que la nation n'attendait que de lui seul. Cette faute ne tarda pas à être punie. Ces mêmes chambres, composées de gens nuls, prirent à tâche de repousser ses moindres initiatives, de le contrarier en tout. Deux ans s'écoulèrent sans qu'une seule question importante, diplomatique ou administrative, pût être décidée.

Tel était l'état des choses lorsque le cri de l'insurrection partit de Guadalaxara au mois de juillet 1852. Santa-Anna y était encore invoqué comme le sauveur

de la patrie. Arista ne pouvant disposer que d'un très-petit nombre de troupes, ne put étouffer à temps la sédition. Après la retraite des Américains, l'armée n'avait pas été réorganisée, car elle était regardée comme plus dangereuse qu'utile au pays. La révolution grandit donc rapidement, accueillant sous ses drapeaux tous les militaires en disponibilité; elle triompha, et Santa-Anna, quittant Carthagène, où il s'était retiré, reprit le timon des affaires au mois d'avril 1853.

La composition de son cabinet révéla la marche politique qu'il allait suivre. Les ministres Alaman, Bonilla, Lares étaient les chefs du parti monarchique et ultra-religieux. La fédération fut abolie, on conféra à Santa-Anna le titre d'Altesse Sérénissime; l'ordre des chevaliers de Guadalupe, institué par l'empereur Iturbide, fut rétabli; les jésuites expulsés du Mexique au milieu du siècle dernier y furent rappelés; l'instruction publique fut restreinte, l'armée rétablie sur un pied inouï de force et de luxe, 12,000 nominations d'officiers de tous grades surchargèrent les cadres de l'armée, dont l'état-major n'était déjà que trop nombreux. Le produit de la vente de la Mesilla et des contributions de toute espèce qui furent imposées à la nation, devaient parer, pour un temps du moins, aux énormes dépenses qu'entraînait un tel ordre de choses.

La nation attendait avec impatience le fruit de tant de sacrifices. Les barbares du nord ravageaient les États de Sonora, de Sinaloa, de Chihuahua, de Durango, de Zacatecas; des bandes formidables de brigands désolaient Jalisco : la moitié du Mexique demandait des défenseurs à l'armée, et l'armée sourde à son appel, passait le temps à parader sous les fenêtres de Son Altesse Sérénissime.

Le premier interprète du mécontentement général fut le gouverneur de Guerrero [1], Alvarez, surnommé le roi du Sud. Il refusa obéissance au gouvernement et protesta contre tous ses actes. Santa-Anna envoya contre lui ses plus belles, ses meilleures troupes; mais les insurgés, forts dans leurs montagnes, harcelaient l'armée, et devenaient insaisissables lorsqu'on les poursuivait. Bientôt l'insurrection gagna Michoacan, Guanaxuato, San-Luis et Nuevo-Léon. La guerre se faisait avec acharnement, les prisonniers étaient fusillés sans quartier, les haciendas étaient dévastées, le pays ruiné. Santa-Anna tint bon tant que durèrent les millions de la Mesilla; il abdiqua [2] le pouvoir dès qu'il vit les coffres vides, et s'en retourna à Carthagène, terminant ce nouvel acte de sa carrière politique par l'exil, comme il avait terminé les deux précédents.

Sous cette dernière présidence de Santa-Anna, nous eûmes à déplorer l'échauffourée du comte de Raousset à Guaymas. Ce qui s'est passé en cette circonstance est inouï, à jamais déshonorant pour ceux qui s'en sont rendus coupables. On ne saurait en trouver la cause que dans l'empire qu'exerce une éloquence per-

[1] L'État de Guerrero fut formé en 1850 de la partie sud des États de Mexico et de Puebla.

[2] Juillet 1855. — La Mesilla fut vendue par Santa-Anna aux Américains au prix de 10 millions de piastres.

suasive sur tous les hommes, principalement sur ceux qui ne pensent pas, et dans le faux point d'honneur, qui fait redouter aux Français qu'on les croie lâches s'ils fuient un danger auquel leurs camarades vont s'exposer. Pour donner une idée de ce qui passa alors à Guaymas, il faut reprendre les choses de plus haut.

Gaston de Raousset-Boulbon était un homme de petite taille et sourd; mais lorsqu'il parlait, on était séduit par le charme de sa parole, par son regard imposant, par l'élégance de ses manières. Jeune et riche, avide d'émotions, dévoré d'ambition, nous le voyons figurer dans nos guerres d'Afrique comme volontaire, et attaché à la personne du duc d'Aumale. Ruiné plus tard par de fausses spéculations de bourse, il alla chercher en Californie les moyens de refaire sa fortune. Mais là, il trouva un peuple froid, nouveau pour lui, sur lequel n'eurent aucune prise ses plus belles paroles, et il se vit pendant quelque temps réduit à vivre du produit de sa chasse.

A cette époque une compagnie d'actionnaires se formait au Mexique pour l'exploitation des mines d'or de l'Arizona, dans la haute Sonora. Raousset partit pour Mexico, se présenta chez le ministre de France, M. Levasseur, se fit recommander par lui aux agents de la compagnie, qui cherchaient un homme capable de commander une troupe d'ouvriers européens et de faire la guerre aux Apaches. Il fut nommé chef de l'entreprise, et repartit pour San-Francisco, où en moins de quinze jours 600 hommes se firent inscrire pour l'accompagner : il n'en demandait que 200.

Le 1er juin 1852, il débarqua à Guaymas. Sa petite troupe était organisée comme un corps régulier; d'anciens officiers et sous-officiers de l'armée française en étaient les chefs subalternes.

Le peuple de Guaymas accueillit très-favorablement les Français; mais il n'en fut pas de même des autorités, qui voyaient de mauvais œil, au sein de leur pays, un corps d'étrangers armés jusqu'aux dents, et traînant après eux deux pièces d'artillerie. Le commandant général Blanco, qui résidait à Hermosillo, partageant leur mécontentement et leurs craintes, fit naître toutes sortes de difficultés pour les empêcher de dépasser cette dernière ville. Les choses s'arrangèrent cependant : les Français furent acheminés vers les mines; mais à peine furent-ils partis d'Hermosillo, que le général Blanco se repentit de sa condescendance, et qu'il envoya à Raousset l'ordre de revenir conférer avec lui.

Déjà les choses étaient arrivées au point où Raousset désirait les voir. Quoiqu'il parût irrité de la lenteur que le général mexicain opposait à ses instances, des pertes que les retards causaient à la compagnie, et des contrariétés dont sa troupe était victime, il s'en réjouissait intérieurement : toutes ces tracasseries lui donnaient une apparence de raison pour l'agression qu'il méditait; et l'esprit de ses soldats, habilement conduit par lui et par ses officiers, qui étaient les confidents de ses projets, se trouvait déjà monté à un tel diapason, que Raousset semblait obéir au vœu général en prenant l'offensive.